

La Compagnie Artaban présente

BENT

De Martin Sherman

Adaptation française de Thierry Lavat

Mise en Scène : Alexis Goslain

Avec Antoine Giet, Antoine Motte dit falisse, Nicolas Serron,
Valéry Stasser, Benjamin Thomas, Simon Willame, Michel Wright,

Assistanat à la mise en scène : Camille Dawlat

Scénographie : Renata Gorka

Costumes et stylisme : Doris Panis

Création lumières : Régis Masson

Création et arrangement musique : Nicolas Vandooren

La pièce se jouera 15 fois durant le mois de janvier 2012

au Centre Culturel Bruegel à Bruxelles (Co-producteur)

Dossier
1/01/2012

Table des matières

• NOTE D'INTENTIONS	3
• SYNOPSIS	6
- « <i>Bent</i> » et Martin Sherman	7
• LA DEMARCHE DRAMATURGIQUE	8
- Mot de Benjamin Thomas	10
• LE PROJET DE MISE EN SCENE	11
- La Scénographie	13
- Croquis de scénographie	14
- « <i>Le lac des morts</i> » de Christian Boltanski	15
- Renata Gorka / Scénographe	16
- Les costumes	17
- Doris Panis / Styliste	18
- Le décor sonore / Nicolas Vandooren	19
- La distribution	20
• EXPERIENCES DU PORTEUR DE PROJET	23
- Alexis Goslain / Mise en scène	24
- Extraits d'articles de presse	25

Note d'intentions

« Le pouvoir, de même que l'amour, l'art ou la découverte, prend ses racines dans la mort. »

Maurice Druon

Le contexte historique de la pièce de *Martin Sherman* est fédérateur pour toutes les générations confondues.

Pour certain, il s'agira de réveiller les consciences et de secouer les idées reçues. Pour d'autres, le besoin fondamental de transmettre, avec le plus d'objectivité possible, une partie de l'histoire trouble et abjecte, aux jeunes générations. Une jeunesse qui évoluera et fera de même avec celles qui suivra. La pièce trace en gros trait un monde en perdition où la xénophobie est poussée à son paroxysme. La peur se contamine dans une haine croissante et se légitimise face à la barbarie. *Bent* donne l'avantage de se mesurer à des thèmes larges et d'acquérir par la suite une fonction d'engagement. Un de ces thèmes évoqué, est sans conteste, l'homosexualité en régime nazi et sous toutes ses déclinaisons.

Malgré bon nombre d'œuvres littéraires ou cinématographiques, très peu se sont attardés sur le sujet. L'auteur a eu l'audace de placer le focus sur le milieu gay d'un Berlin décadent qui se battait dans les années 30, pour « légaliser » l'homosexualité. Une autre approche qui révolutionna la première de la pièce à Broadway en 1978. Depuis, elle ne cesse d'être jouée à travers le monde et véhicule toujours aussi fort ce besoin de tolérance et de liberté.

Monter aujourd'hui la pièce *Bent* au théâtre me paraît cohérent. Il permet par cet acte d'accomplir une fois de plus un devoir humain, d'histoire et de mémoire. L'intérêt est donc de se heurter à notre propre mémoire, celle d'un siècle nouveau, où manifestement la deuxième guerre mondiale n'a pas été un modèle suffisant pour atténuer la haine et la colère. Persévérer et donner la clé pour comprendre les dangers et la montée des extrémismes sont des objectifs essentiels. Le théâtre est un facteur important pour aborder le sadisme d'une époque. Une méthode directe pour susciter les intérêts, les réactions, provoquer l'émoi et la réflexion.

La leçon éternelle de la Shoah réside dans le fait que le génocide des communautés juives européennes ne s'est pas seulement réalisé par le fait du déploiement de l'industrie de la mort et de la technologie de la terreur, mais également à cause de l'idéologie de la haine qui s'est développée avec le consentement d'un état. En 1938, Bertold Brecht écrit dans *Grand-peur et misère du IIIème Reich* : « Le nazisme n'est pas un phénomène de circonstance appelé à disparaître avec le temps. Il est fait de toutes les peurs « naturelles » de l'homme qui l'alimentent et qu'il alimente ». C'est sur cette émotion là, que j'ai envie de façonner le projet. La peur en est l'élément déclencheur.

Quarante ans plus tard, dans les années 90, non seulement cette leçon n'a toujours pas été assimilée, mais la tragédie a été réitérée. Nous sommes encore une fois témoins d'un phénomène grandissant de haine et d'incitation à la haine, qui dans les Balkans et au Rwanda, nous a ramenés sur la route du génocide et par ailleurs...du souvenir. Comme le souligne *Stéphane Hessel* dans son pamphlet « *Indignez-vous* », d'importants progrès ont été faits depuis 1948. La décolonisation, la fin de l'apartheid, la chute du mur de Berlin... Mais cette tendance tend, selon lui, à s'inverser depuis les années 2000. A 93 ans, Stéphane Hessel, résistant, diplomate engagé et éternel militant, appelle à l'indignation contre toutes les injustices de ce monde, car selon lui, « le motif de la résistance, c'est l'indignation ». Similaire à une longue lettre à la jeunesse et à la société, *Indignez-vous* survole les engagements de Stéphane Hessel et les idéaux qui y sont rattachés. En l'occurrence, le Conseil National de la Résistance, la rédaction de la Déclaration Universelle des droits de l'homme, l'Algérie, la Palestine, la perte des acquis sociaux, etc. Face à ces situations, l'auteur critique l'indifférence égoïste et prône l'engagement, la non-violence et l'insurrection pacifique.

Même si ce genre d'essais mérite réflexion et prudence, il est important de nourrir ce sentiment d'insécurité et d'éclairer les consciences sur le manque de tolérance. Se rattacher à la charte des droits de l'homme de plus en plus bafouée. Quant à la haine, elle n'a jamais été aussi forte aujourd'hui.

Aujourd'hui, une partie de la jeunesse se dresse contre l'injustice et le totalitarisme latent. La Tunisie et la Turquie sont des exemples parlant pour la lutte de la liberté. Il est difficile de rester inerte face à la manifestation de la jeune génération. Ben Ali, autrefois gage de modernité, ne supportait aucune contestation et faisait surtout profiter ses proches, sa famille, de la richesse du pays. La crise mondiale a, pour ainsi dire, rattrapé la Tunisie. La jeunesse du Maghreb n'accepte plus qu'au nom de la lutte contre le terrorisme et l'islamisme radical on empiète sur ses libertés. Les départs de Ben Ali et de Moubarak ont redonné un peu d'espoir face à un monde en déclin. Comme disait Jaurès : « *Il ne peut y avoir de révolution que là où il y a conscience* ».

En tant qu'artiste, la perception est toute autre. Elle me guide vers l'intérieur et exerce un besoin viscéral de donner du corps et de l'âme à une histoire. Un siècle sali par la folie et le pouvoir qui laisse encore aujourd'hui un monde en dérive avec toujours un arrière goût amer. A raison. Pour preuve, dernièrement à Cannes, Gilles Jacob, le président du festival ne s'est pas privé de virer le réalisateur Lars Von Trier qui avait avoué au cours d'une conférence de presse, une certaine « sympathie » pour Hitler. Un événement fort collé au coming-out nazi de John Galliano sur une terrasse de café, dans le marais à Paris.

Si la pièce de Sherman nous trace le portrait d'un monde en guerre, elle suscite aussi l'intérêt avec le triangle amoureux des principaux personnages. Étouffée par le poids historique de la Shoah, la déportation des homosexuels a longtemps été mise entre parenthèses. À côté des étoiles jaunes portés par les juifs, les triangles roses marquaient les homosexuels aux fers rouges pour leur faire connaître l'enfer des camps de concentration. Même traitement inhumain pour tous les prisonniers même si les triangles roses étaient voués aux brimades des nazis et à l'opprobre des autres compagnons de galère. Traqués comme du gibier, les homosexuels passent de l'errance à l'arrestation, où commence une descente aux enfers vers une déshumanisation programmée. C'est bien cette trajectoire que va rencontrer Max, le protagoniste. On le voit évoluer jusqu'à ce qu'il se révèle avec l'aide de Horst, son prisonnier complice et partiellement amant. Horst, c'est la note d'espoir, l'innocent qui brandit ses convictions face au chaos qui l'entoure et qui parvient à trouver de la beauté dans la noirceur du camp, en trouvant son salut dans l'amour.

C'est à travers cette histoire qu'il faut exprimer la débâcle. La rendre réaliste et cruelle pour provoquer la réflexion et stimuler l'embarras. Donner un écho et une émotion supplémentaire face à l'indifférence. Penser qu'aujourd'hui dans certaines parties du globe, des homosexuels sont encore passibles de la peine de mort. Le théâtre reste un vecteur ludique afin d'exprimer ces sensations et de les bouleverser. Une liberté de donner du poids, de la consistance et de la transparence à un sujet graveleux.

Alexis Goslain

Synopsis

« Dormir. Je pense à dormir, c'est ma façon de survivre, ou bien je pense à rien. Mais ça me fait peur quand je pense à rien » (Horst, Acte 2, Scène 2)

BENT (« Courbé »)

L'action se passe en Allemagne à l'aube de la deuxième guerre mondiale. Max et Rudy, un jeune couple homosexuel, partagent le même appartement dans un Berlin festif et décadent.

Max fréquente les lieux interlopes de la capitale du Reich et vit de débrouillardises et de combines. Avant d'être fichés et figés par un triangle rose, Max et Rudy oscillent plutôt dans un triangle amoureux tumultueux où Max, noceur invétéré, ramène ses conquêtes d'un soir dans un nid d'amour pour le moins délabré. Rudy, le danseur douillet, ferme les yeux et arrose ses plantes. Le couple retombe toujours sur les pattes du désir même si la guerre en arrière-fond tisse une toile vénéneuse. Rudy est danseur dans un cabaret travesti sur le point de s'effondrer. Ils tentent péniblement de survivre dans la vie en crise.

1^{er} juillet 1934, au lendemain de « *La nuit des longs couteaux* ». La vie des deux amants va soudainement basculer. Max et Rudy sont contraints de s'enfuir de leur appartement pour échapper à la gestapo. Commence alors la folle spirale de la peur et de la fuite de ces deux enfants perdus.

Après avoir été arrêtés, Max est contraint par un officier SS, qui avait battu Rudy à mort, de l'achever. Max prendra ensuite la route de Dachau, un camp de concentration établi quelques jours seulement après les pleins pouvoirs votés à Hitler.

Sur son parcours, il rencontre Horst « marqué » d'un triangle rose. Par un moyen morbide, Max réussira à changer la couleur du triangle et s'attifera d'un jaune plutôt que d'un rose, considéré au plus bas de l'échelle du classement des nazis.

Dans ce camp, avec son lot de tortures, de travaux répétitifs qui brisent un peu plus chaque individu, cette destruction lente et programmée, et où toute rencontre est par avance condamnée, les deux prisonniers vont tenter de supporter par tous les temps, les conditions effroyables du camp de concentration. Les deux hommes vont finir par se découvrir et s'affirmer dans ce chaos le plus macabre.

Martin Sherman

Martin Sherman est surtout considéré comme un dramaturge et un scénariste. On lui doit notamment : « *When she danced* », « *Some sunny day* », « *Rose* », « *The summer house* », « *Alive and Kicking* », « *Callas forever* ». Acteur et producteur, Martin Sherman est né en 1938 à Philadelphie. Juif et homosexuel, il est passé par la très fermée Université de Boston. Il avoue être impressionné par les préjugés anti-homosexuels de sa communauté du New Jersey et par l'importance de l'héritage culturel juif qui marque son enfance à jamais. Pour lui, écrire une pièce sur les tortures supportées par ces deux communautés s'impose alors comme une inévitable nécessité. Il écrit *BENT*.

La pièce fut jouée pour la première fois à Broadway en 1979. *Richard Gere* y jouait le rôle de Max. *BENT* connut immédiatement un grand succès et reçut le Tony Award de la meilleure pièce de l'année. Elle fut reprise alors dans le monde entier, notamment en France en 1981 avec dans les rôles principaux, Bruno Cremer, Didier Sauvegrain et Jean-Claude Dreyfus. *BENT* a été adapté pour le cinéma en 1996 et réalisé par Sean Mathias. Le film a remporté le prix de la jeunesse au Festival de Cannes. □

La démarche dramaturgique

« La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois »

Guy de Maupassant

Mon premier souvenir de peur qui me revient à l'esprit, étant enfant, remonte à ma septième année. Des angoisses nocturnes se sont déclenchées à la suite d'un fait divers annoncé sur un journal télévisé d'une chaîne française. L'arrestation d'un certain Klaus Barbie, un criminel nazi, expulsé de Bolivie où il vivait caché. Transféré à Lyon ou quelques années plus tard, le tribunal des forces armées lui inflige, la réclusion à perpétuité pour crime contre l'humanité.

De la presse écrite en passant par la radio et la télévision, ce fut une débauche d'articles, de reportages, d'entretiens où se mélangeaient toutes les questions que permettait l'affaire Barbie. Je me suis alors surpris de l'impact du criminel sur mes émotions. Comment un homme pouvait rivaliser avec les monstres cachés sous mon lit. Pire les dépasser. Prendre leurs places et balayer les personnages obscurs de mes contes qui jusqu'ici angoissaient mes nuits. Je basculais progressivement dans une réalité beaucoup moins enrobée et bien plus cruelle. Une période de l'histoire qui n'a fait que confirmé l'athée que j'étais et que je suis encore aujourd'hui.

Avec le temps, j'ai apprivoisé le sujet avec le plus de bienveillance qu'il m'était possible d'avoir dans mes jeunes années. J'essayais de trouver du sens à cette barbarie comme sûrement beaucoup d'autres l'avaient fait avant moi. Je tentais de comprendre ce qu'était le nazisme et pourquoi cette montée de haine en Europe centrale. Mon parcours scolaire m'a amené par la suite à me confronter à des auteurs comme *Anne Franck* et à son célèbre journal mais aussi *Primo Levi*, *Elie Wiesel* ou encore le célèbre film/documentaire *Shoa de Lanzmann*. Une sorte de parcours initiatique qui m'a conduit un jour en Israël, au Yad Vashem, le mémorial Israélien en mémoire des victimes juives de la Shoah perpétrée par les Nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Malgré le silence et le choc des années, cette visite n'a cependant toujours pas répondu à la masse de questions qui me taraudent encore aujourd'hui à l'esprit.

Quand quelques comédiens sont venus me proposer le projet, j'ai bien sûr, tout de suite été interpellé par le thème qu'il évoquait. Un hymne à la vie malgré une profonde désespérance. Une couleur réaliste et un ton fiévreux pour se confondre dans l'espoir. J'avais vu la version étant moi-même apprenti acteur au Théâtre de Poche il y'a dix ans. Aujourd'hui à la lecture du texte ces mêmes sensations me reviennent. Celles qui transcendent les affects. Autant par les remous de la pensée que par l'effet qu'elle procure à toute une salle médusée. L'envie de faire raconter cette histoire par une toute fraîche génération d'acteurs m'a tout autant séduit. J'ai trouvé la démarche de ces jeunes comédiens matures assez enthousiasmante d'où l'envie de partager cette histoire avec eux. De faire revivre ce texte par une toute fraîche génération.

Indubitablement c'est aussi l'actualité qui m'a poussé, à accepter totalement et à collaborer au travail de cette création. Le projet de loi visant à amnistier les criminels de guerre m'a une fois de plus irrité. Une bévue qui a alimenté le moulin de paroles stupides comme « : *Traiter ce problème en adulte et pouvoir oublier* » sortant de la bouche de notre ministre de la justice. Qui manifestement n'avait pas mesuré les conséquences pénibles qu'elles susciteraient auprès des anciens prisonniers de la guerre 40-45. Ainsi que ceux qui ont souffert sous le régime nazi.

Le négationnisme est aussi à mon sens, à proscrire et à rejeter sans appel. Il est tout aussi violent et ne fait que confirmer la montée de la haine et du non-respect démocratique.

BENJAMIN THOMAS / « Max »

Le théâtre est un plaisir mais surtout une envie de communiquer qui me colle à la peau depuis l'enfance. Être touché par une pièce est une chose, mais avoir l'opportunité de partager ce qui en ressort avec un public est un privilège.

Un théâtre qui nous pousse à la réflexion, à une remise en question, peut-être à nous faire voir le monde d'une manière qui nous était totalement inconnue jusque là, est une grande force. C'est cette force qui me fait tant aimer ce métier.

J'ai découvert cette pièce à travers le film réalisé par Sean Mathias en 1997. Le sujet m'a troublé et fort interpellé. J'ai été extrêmement ému par la dureté et toute la sincérité qui s'en dégageait. Malheureusement le film n'épargne pas ces personnages en les exposants crûment à des traitements et des situations dénuées de toute trace d'atténuation.

Je me suis posé un grand nombre de questions et me suis demandé si cette pièce était connue du grand public. Hélas, peu de gens dont je fait partie ne sont pas au courant de ce qu'a été la terrible condition de vie des homosexuels durant la seconde guerre mondiale.

Je ne pense pas que l'on puisse rester insensible face à tant de cruauté, d'incompréhension et d'inhumanité. Partager un moment dur mais nécessaire avec le public est la raison pour laquelle j'ai envie de jouer cette pièce dans laquelle la différence à un prix.

Le projet de mise en scène

« Il y'a un art de savoir et un art d'enseigner » Cicéron

Bent s'articule autour de plusieurs axes mais se confronte avant tout à un univers apocalyptique teinté d'une influence shakespearienne. L'objectif premier est d'attirer le spectateur dans un désordre scénique de plus en plus décroissant pour ne laisser place qu'au désert et au néant.

L'histoire s'ouvre sur un espace scénique encombré d'éléments et d'accessoires à travers lesquels les acteurs viendront se fondre au fur et à mesure du récit. Comme une sorte de musée mais délimité ici par des barbelés qui donne le sentiment d'emprisonnement. Même dans le cabaret, qui est censé être une figure d'évasion en ces temps de crise, toute la sémantique des objets nous indique le décharnement d'une époque. Ils se présentent en vrac sous l'aspect de souliers, vêtements déchirés et livres brûlés. Dans ce capharnaüm le plus total, les personnages se frayeront un chemin laborieux pour les surmonter. On les verra se désintégrer progressivement laissant choir quelques personnages au passage. Au final, lorsque Max et Horst se retrouvent enfermés, il ne restera que deux corps à bout de force dans un décor vide et à présent épuré. Rien que deux hommes face à plus aucun espoir de perspective. Il ne leur restera que la parole et les mots pour subsister le plus longtemps possible.

Pour renforcer le côté réaliste, la direction d'acteur se focalisera en grande partie sur la peur et l'insécurité permanente. Dans des corps amaigris, les acteurs devront maîtriser le mouvement et rester cohérent avec ce qu'il raconte et peut évoquer chez nous les spectateurs. L'intérêt est aussi de donner à l'acteur une caractérisation type sans tomber dans la caricature. Il s'agit ici de ne pas jouer en le montrant mais en l'incarnant. De faire sortir les émotions brutes pour donner de l'éclat et de la transparence au récit.

La séparation avec le public n'est qu'un filtre infime et c'est la lumière qui tranchera et donnera un peu de distance face à l'histoire. Les couleurs froides donneront une ambiance glauque et les découpes de lumière se voudront nettes et précises.

Le but n'est pas de provoquer le dégoût chez le spectateur mais bien de l'accompagner dans l'ombre et de faire naître l'intérêt. Non pas l'outrager.

Le côté de trash de la pièce que désire l'auteur pousse l'acteur à le jouer de manière très cinéma et très intimiste. Tout se retrouve isolé un moment pour se déstructurer quelques instants plus tard dans un rythme soutenu. Les nombreuses séquences proposées par l'auteur donnent aussi l'impression du côté cinéma. Une piste à explorer et pouvant provoquer chez l'acteur une grande liberté dans des contraintes pourtant fort balisées.

L'essentiel de la mise en scène du projet réside aussi dans « l'instant ». La virtuosité du verbe et de son utilisation n'a pas sa place dans cet univers. Il n'est en aucun cas prévu de faire du beau ou du joli. C'est l'émotion qui parle ainsi que les sensations. Ce sont elles qui donnent du corps à l'histoire. Un relief vertigineux qui ne fait qu'accentuer le propos.

L'implication est inéluctable dans ce récit dramatique. C'est l'analyse du vécu de ces innocents êtres humains humiliés qui ont subi la pénible descente aux enfers. Des hommes se débattant constamment dans l'urgence pour tenter de survivre. Le tout, enfermé dans une boîte noire, dont l'issue est mortifère.

La Scénographie

« **MAX-** C'est pas possible. Ça peut pas être possible. **HORST-** C'est vrai. »

(ACTE I, scène 5)

La réalité à un certain degré dépasse l'imaginable et le supportable. Elle devient absurde, fictive, cauchemardesque.

Tout d'abord, cet espace a quelque chose de commémoratif, de rituel. C'est une sorte de musée. Les objets ordinaires, rudimentaires, entourés des cordes de protection feront penser aux installations de Christian Boltanski comme par exemple « *Inventaire des objets ayant appartenu à une femme de Baden-Baden* ». Ces éléments domestiques comme matelas, peignoir, plantes, journaux, vêtements, présentés sur scène, seront investis d'une nouvelle signification, dévoilant ainsi ce qui se produit lorsque le domaine privé devient public.

Les objets isolés, exposés au regard d'autrui deviendront les témoins d'existence, ce sont eux qui restent après la mort, après avoir accompagné une personne durant sa vie.

L'histoire de Max, Rudy et Horst ressemble à une tragédie grecque, elle s'est déjà passée, la fin tragique est inévitable et comme chez les anciens il ne s'agit pas de revivre mais de raconter l'histoire au public avec quelques moyens averti et parfaitement au courant de la funeste fin.

Ces îlots de réalité sans souci de logique et de sens, ne contiendront que le strict nécessaire pour illustrer les actions des personnages. Le pouvoir sera endormi dans le déguisement. Dès qu'on met le costume (de bourreau par exemple) on le devient, comme au théâtre.

Mon envie est aussi de transmettre au spectateur l'état de la situation. Dans le train à bestiaux faire sentir l'angoisse, le tremblement, le manque d'espace. Le souci des détails visuels est d'ordre secondaire.

Avec le minimum de moyens, on va intensifier le vécu des sentiments comme l'amour, la haine, la peur, l'intérêt et le pouvoir.

Dans cet espace sans murs tout est à vue. Comme dans le « *Dogville* » de Lars Von Trier où tout est absurde, hermétique et se colle aussi au « *Mariage de Maria Braun* » de R.W.Fassbinder. Cette mise à nu permettra aux scènes de se chevaucher, (de se préparer à vue pour jouer un rôle), de paraître dans ce nulle part bien défini.

« *Les autres nous regardent sans arrêt* » dit Max dans la forêt. S'adresse t'il aux autres comédiens ou à nous, les spectateurs ?

« *..ils pourraient nous foutre dehors* », il rajoute, « *quel dehors ?* ». Ils sont déjà dehors..

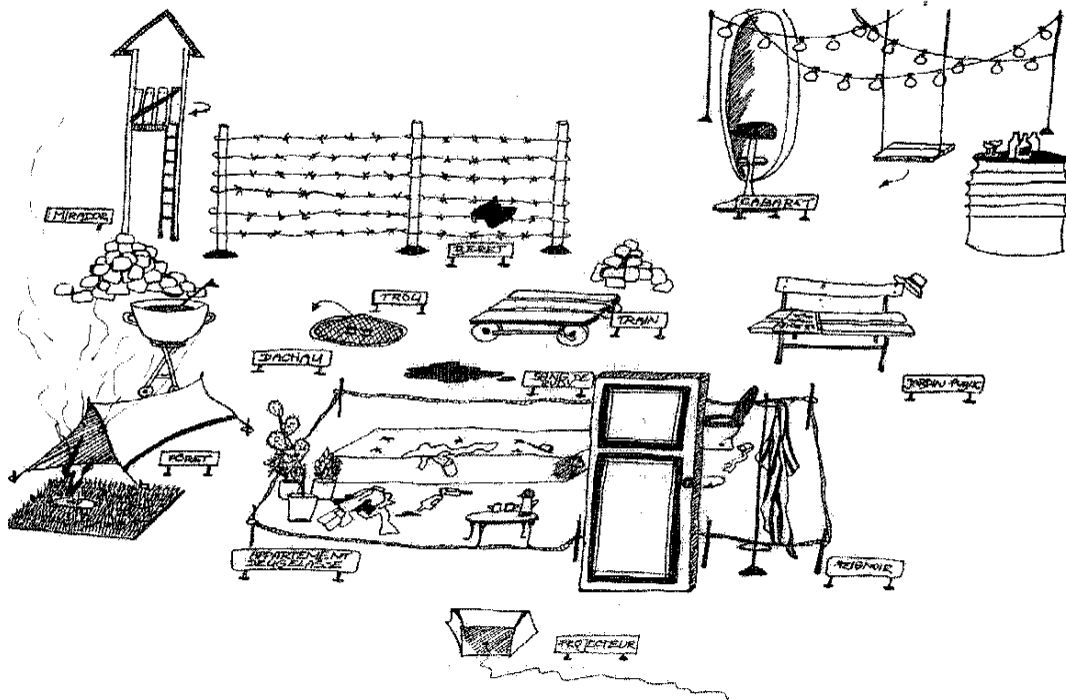
Ces endroits énigmatiques vont sans doute semer le doute et inciter le public au questionnement, provoquer leur réflexion.

Dans un certain degré du drame, l'immobilité est de mise. Impuissants devant leur sort comme dans « *En attendant Godot* » de Samuel Beckett. Max, Rudy et Horst vont attendre l'inévitable sans jamais perdre l'espoir.

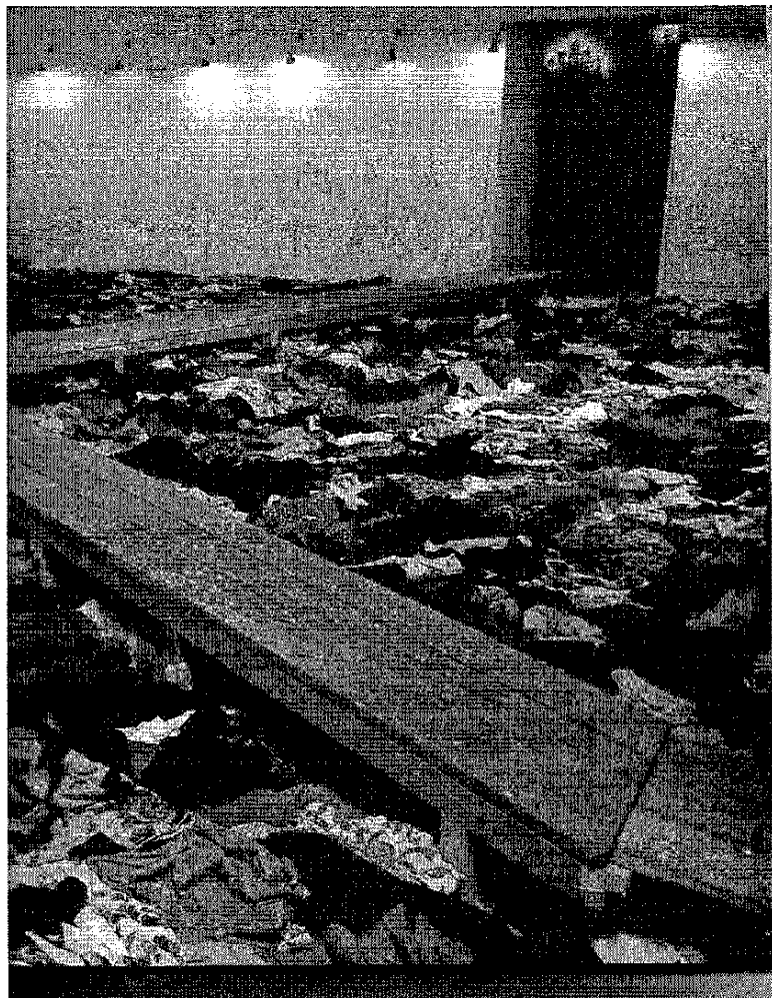
Curieuse matière que l'être humain.

Renata Gorka Scénographe

Ébauche d'images pour la conception scénographique



« *Le lac des morts* » de Christian Boltanski



RENATA GORKA / Scénographe

Diplômée depuis 2005 avec une grande distinction à l'Institut d'Art et d'Architecture Saint Luc à Bruxelles. Depuis cinq ans, elle est l'auteur des nombreux décors au théâtre ainsi que des costumes, essentiellement pour Dominique Serron « L'histoire de famille », « Mégère apprivoisée », « Romeo et Juliette », « Princesse Turandot » et George Lini « L'ouest solitaire », « Juliette à la foire », « Une sœur de trop », « Marcia Hess », « Après la fin », « La langue-à langue des chiens de roche », « Britannicus », mais aussi pour Xavier Lukomski « La planète », Jasmina Douieb « Littoral », «Himmelweg», Laurent Capelluto « L'enfant froid », Patrice Mincke « La société des loisirs », Norman Taylor & Gaspard Leclère « Les ombres », Fabrizio Rongione & Samuel Tilman « On vit peu mais on meurt longtemps », Claude Enusset & Benoît Verhaert « La chute ». Elle a élargit ses compétences vers le cinéma (court-métrages) : « Le crabe » de Christophe Hermans et Xavier Seron (Dragons Films Productions), « L'eau de vie » de Nadia Benzekri (Artemis Productions), « Dissonance » de Anne Leclercq (Frakas Production Luxembourg), « Bonobo » de Jacques Molitor (Frakas Production Luxembourg), « La nuit blanche » de Samuel Tilmans (Eklektik Productions), vers l'opéra (« Les noces de Figaro » par Luc de Wit) et vers la danse (« La vague Antigone » et « Elle danse O ») par Nathalie Marcoul.

Depuis 2007, elle est professeur en atelier de scénographie à l'Institut d'Art et d'Architecture à Bruxelles.

Nominée en 2008 au Prix du Théâtre pour le meilleur scénographe.

Les Costumes

Pour donner de la cohérence à l'ensemble et faire ressortir poids du passé, le choix des costumes s'est imposé comme une évidence.

Les nombreuses images rapportées par le temps donnent une ligne claire à l'ensemble du projet. Elles poussent une fois de plus au réalisme brûlant et à ce qui doit s'en dégager. Une atmosphère lourde de sens, une agression constante pour le spectateur contribue à extraire du projet, l'essence même de notre réflexion.

Il ne s'agit en aucun cas ici de tomber dans de l'esthétisme. Elle donnerait une impression tronquée du point de vue fixé à la base. Dans le contexte ambiant, le monde est déchiré et entraîne avec lui une société décharnée et avide d'espoir. L'élégance a prit des plis et l'urgence est ailleurs.

Le vêtement n'a plus que pour seule ressource que celui de réchauffer et il se délabre au fil du temps. Les couleurs sont passées et s'acclimate assez bien avec l'apocalypse de l'extérieur.

Malgré tout, le « Cabaret » du début de l'histoire donne à l'entrée en matière un côté brillant et « broadwaysien » pour amener délicatement le spectateur dans la chute et les circonstances ternes. Greta au début brillera de mille feux sous l'œil des clients du cabaret. (Façon Marlène Dietrich). *voir décor sonore*. A côté de ça, la débâcle omniprésente. Une simple bulle d'oxygène pour tenter de survivre.

En avançant dans l'histoire, les costumes tenteront de trancher ces deux mondes : l'un vivant comme un simple rongeur et l'autre en rapace fier et noble. Le côté allemand se référera au costume strict et traditionnel nazi. Le ton est agressif et se colle de tous les accessoires utiles à l'envergure du mal. Quant aux victimes, elles se désagrègeront petit à petit de leur forme humaine. Des costumes simples, pour terminer au pyjama rayé des prisonniers de guerre épinglé d'une étoile.



*Marlène Dietrich
qui inspire Greta*



*Costume allemand
traditionnel*



*Ebauche du pyjama
rayé des prisonniers*

DORIS PANIS / *Stylisme*

- Stylisme, costumière comédiens et modèles, recherche d'accessoires, fabrication de décors et régie, pour la photo et les films publicitaires (via des agences nationales et internationales: Publicis, DDB, BBDO, Ogilvy, McCann etc...)
- A Little Family: Création d'une collection de vêtements de nuit pour enfants, avec atelier de fabrication propre et magasins Galerie de la Reine à Bruxelles et à Anvers.
- Styliste free-lance pour la société Dujardin (Delvaux).
- Parallèlement: toujours active dans l'achat et la vente de brocante et de fripe, et ouverture d'un petit magasin avec atelier de restauration rue Haute à Bruxelles.
- Depuis 2 années scolaires, « *le Vestiaire des Elèves* » création d'un service de prêt de costumes pour le Conservatoire Royal de Bruxelles en particulier, et les écoles d'art dramatique, les cercles de théâtre, les jeunes comédiens sortants et les jeunes compagnies en général.
- Costumière et aide à la recherche du personnage pour les étudiants à l'occasion de leurs examens: classes de Bernard Marbaix, Xavier Percy, Hélène Theunissen, Serge Dumoulin, Alexis Goslain, Patricia Houyoux ...

Création de costumes pour l'examen Hamlet de Shakespeare - Yves Claessens

Costumes pour Arcadia de Tom Stoppard - cercle de théâtre de l'UCL

Création des costumes et des chapeaux pour les examens des Masters: J.C.Idéc (Ionesco); Daniela Bisconti (Goldoni).

Costumes pour les Masters en art lyrique du Conservatoire de Liège (Don Giovanni)

Costumes pour les jeunes compagnies: « *Citrouille, Les Yeux de verre, Tchekhov, Feydeau et Strindberg* »: mises en scène Sophie Delcourte

« *Le Songe d'une nuit d'été* » Shakespeare: mise en scène Céline Scoyer

« *Les Uns chez les Autres* » Alan Ayckbourn: mise en scène Alexis Goslain

« *Délivre-nous du mal* » - Texte et mise en scène Dominique Bréda et Catherine Decrolier.

Le décor sonore

Pour habiller le spectacle, le son se dispose ici, en trois phases. Pour commencer, je me suis collé aux didascalies de l'auteur. Comme, par exemple, dans la scène 2 de l'Acte 1 où dans un cabaret berlinois, Greta, un travesti chante assis sur un trapèze. Afin d'accompagner le texte de la chanson, il fallait une sonorité crédible, en phase avec son époque et la scène où se déroule l'action. Le choix s'est porté sur l'accordéon, un instrument populaire qui peut être facilement poussé vers la mélancolie. Il donne l'avantage d'une texture nette et ajoute une tessiture particulière au récit. Le thème original enregistré à l'accordéon reviendrait le long de l'histoire pour boucler ou amorcer une scène.

Ensuite, pour étoffer l'atmosphère bien pesante et réaliste fixée en amont du projet, le bruitage semblait un matériau intéressant pour ce registre où il faut figurer de nombreux lieux. Une alternative pour faire vivre aussi l'enfer qui s'étend au-delà de la scène et de son contexte. Sans doute dans le but de capturer nos propres angoisses. L'emploi du bruitage est ici organique et ne se complait pas dans l'anecdotique. Il sera, en conséquent, très mesuré quitte à l'oublier progressivement dans le fil du récit. Au final, qu'il soit même complètement intégré.

Et enfin, pour donner du cachet et une pensée sereine à cette génération perdue de la fin des années 30, il fallait un mythe, un modèle, une icône. C'est Marlène Dietrich qui m'est tout de suite venu à l'esprit. Fervente antinazi, elle a chanté pour les troupes américaines, britanniques et françaises pendant la campagne de libération. Par son talent et sa voix sensuelle, elle a entretenu l'espoir dans un monde délabré. C'est sur cette note que la pièce se terminera.

Pour mixer et arranger la bande-son, le choix s'est porté sur Nicolas Vandooren avec qui j'ai eu l'occasion et le plaisir de travailler plusieurs fois. Un artiste avec la sensibilité nécessaire pour sentir l'épaisseur, les objectifs et les enjeux d'une histoire.

NICOLAS VANDOOREN / Compositeur

Avec ses 20 ans d'expérience en composition et en production musicale, Nicolas Vandooren a travaillé dans le monde du disque (Universal Music, EMI), de la publicité (Belgique, France, Hollande, Allemagne, UK, Irlande, Japon, USA, Danemark, Suède, Suisse, Italie, Grèce, Hongrie), du cinéma (Belgique), de la TV (Belgique et France), de la radio (Belgique et France), du jeu-vidéo et du théâtre (Belgique et France). Il est, entre autres, le producteur et compositeur du groupe belge « Urban Trad ».

Au théâtre, il a composé la musique de « *Gilles et la nuit* » de Hugo Claus au Public et de « *Eux* » de Juan d'Oultremont au TTO.

La Distribution

- ANTOINE GIET (*Rôles de Wolf et Greta*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole

Expériences Théâtrales : « *Citrouille* » de Jean Barbeau au Festival « Courants d'air » de Bruxelles, mise en scène Frédéric Lepers et Toussaint Colombani en avril 2010, repris au festival « Mozaïk » à Louvain-la-Neuve en octobre 2010. « *Vuoto* », performance Théâtre de mouvement, créé et mis en scène par Giulia Garagnani au festival « Courants d'air » de Bruxelles en avril 2009. Participation au Chœur multidisciplinaire de « *1, 2, 3...Richard* » par la compagnie du Z.U.T., mise en scène de Benoît Verhaert. Il jouera aussi un spectacle de déclamation dans le cadre du festival « *Théâtre-vous* » au Théâtre le Public en avril 2008, travail sur les fables de Lafontaine. Antoine Giet pratique aussi l'art du cirque (monocycle, jonglerie, acrobatie, et boniment) et a reçu une formation en improvisation. Il met en scène « *Dans un ciel livide* » Seul en scène autour de l'œuvre de Charles Baudelaire au cercle des Voyageurs, en avril 2011.

- ANTOINE MOTTE DIT FALISSE (*Un officier SS*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole

Expériences Théâtrales : « *Isis* » (Lecture spectacle) de Naawal El Saadawi, mise en scène de Patricia Houyoux, participe à de nombreux « Midi de la poésie » sous la direction de Jacques Neefs. « *Chat et Souris* » au Théâtre Royal des Galeries en 2009, sous la direction de Bernard Lefrancq. « *En attendant Godot* » au Théâtre des Martyrs dans une mise en scène de Elvire Brison en 2010. « *Candide ou l'optimisme* » au Théâtre du verbe fou à Avignon et à la Clarendière à Bruxelles durant la saison 2010-2011 dirigé par Bernard Lefrancq. Il met en scène « *Vieux juif blonde* » de Amanda Sthers en 2010 et 2011, dans le cadre du festival courant d'air au Conservatoire Royal de Bruxelles et en tournée ainsi que « *Phèdre* » de Racine en 2011.

- NICOLAS SERRON (*Rôle de Rudy*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole et licencié en sociologie.

Expériences Théâtrales : Nicolas Serron fait partie de plusieurs équipes d'improvisation et a joué dans quelques pièces comme « *La Souricière* » de Agatha Christie ou encore « *Oscar* » de Claude Magnier. Au Conservatoire, il s'est attaqué à de nombreux auteurs de répertoire comme Brecht, Hanokh Levin, Woody Allen, Shakespeare, Goldoni, Ibsen ou encore Lars Noren.

- VALERY STASSER (*Rôle de Horst*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole.

Expériences Théâtrales : Après des études en mathématiques durant lesquelles il joue dans une compagnie. La passion pour le théâtre se révèle être la plus forte et il entre au Conservatoire Royal de Belgique en septembre 2007. En dehors du Conservatoire, il joue dans plusieurs projets dont « *l'amour de Phèdre* » de Sarah Kane, « *Niets* » de Nic Balthazar, « *Le vieux juif blonde* » d'Amanda Sthers, « *les yeux de verre* » de Michel Marc Bouchard ou encore l'adaptation de la bande dessinée « *Sambre* » jouée en plein air à la citadelle de Namur sous la direction de Jacques Neefs.

- BENJAMIN THOMAS (*Rôle de Max*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole.

Expériences Théâtrales : Après avoir fait une septième année artistique à l'Athénée Royale d'Auderghem sous la direction de Georges Lini, Benjamin Thomas entre au Conservatoire. Il parcourt plusieurs auteurs et travaille activement à l'élaboration de pièces sur le côté. « *L'Amour de Phèdre* » de Sarah Kane, mise en scène de Fanny Donkels au théâtre de Huy et au festival courant d'air, au Conservatoire de Bruxelles. « *Histoires d'hommes...ou pas* » regroupant des textes de Xavier Durringer dans une mise en scène de Odile Remacle. « *Occident* » de Rémi de Vos au Cuberdon café-théâtre en 2010 et mis en scène par Benjamin Boutboul. « *Solanum Lycopersicum Esculentum* » un exercice dirigé par Daphné d'Heur qui sera repris au Théâtre de la Vie.

- SIMON WILLAME (*Un officier SS*)

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole.

Expériences Théâtrales : Très jeune Simon Willame s'inscrit dans un cours de Théâtre avant de rentrer à l'académie d'Ixelles et ensuite au Conservatoire de Bruxelles où il apprend son métier. Il joue entre autres dans « *Seule dans le noir* » de Frédérick Knott, mise en scène de Toni Cecchinato à la Comédie Claude Volter, « *L'Ultime Niveau* » dans une mise en scène de Philippe d'Avilla à l'Os à Moelle, « *Agatha Christmas* » de Aurélie Lannoy au Cuberdon. Il participe aussi à de nombreux « *Midi de la poésie* » et est également le régisseur technique de plusieurs spectacles.

- MICHEL WRIGHT (*Oncle Freddy*)

Formation : 1er prix d'Art Dramatique au Conservatoire Royal de Bruxelles. 1er prix et prix supérieur de Déclamation au Conservatoire Royal de Bruxelles. 1er prix de Méthodologie du français parlé au Conservatoire Royal de Liège. Diplôme de Psycho-pédagogie

Expériences Théâtrales : Il a joué entre autres dans « *La salle des profs* » de L. Wouters à L'Esprit Frappeur et à Paris dans une mise en scène de Albert André L'heureux, « *On a rendez-vous avec Jacques Prévert* » au Rideau de Bruxelles, « *La cage aux folles* » dans une mise en scène de Pierre Mondy au Par cet au passage 44. « *Le coeur normal* » de L. Kramer au Théâtre de Poche dans une mise en scène de Derek Goldby. « *Une île, une île* » de Frédéric Latin au Théâtre Benjamin (Mise en scène de l'auteur). Mais aussi, "*Crime et Châtiments*" de Dostoïevsky à la Chapelle des Brigitines (Mise en scène H. Rudder), « *Sanctuaire* » de Williamson au théâtre de La Valette dans une mise en scène de Léonil Mc Cormick mais aussi « *Les caprices de Marianne* » de A. de Musset et « *Le Malade Imaginaire* » de Molière à la Comédie Claude Volter, pièces dirigées par Michel de Warzee. En mise en scène, il réalise : « *L'autre Don Juan* » d'Edouardo Manet avec la compagnie "Osrose" en mars 1991. Ce spectacle remporta le Trophée Royal, le Trophée du Brabant, le prix de la SACD et le prix pour la mise en scène. « *Dracula* » de Michaël Wright d'après Bram Stoker à La Valette en 1996 et 1998. « *La Jeune Première* » de Dopagne au Théâtre de La Valette en septembre – octobre 2001. « *La Dame aux Camélias* » de Dumas à La Valette en décembre 2001, « *Le vieil homme rangé* », « *Educating Rita* » de Russel, « *Mémoires de deux jeunes mariées* » et « *Maison de Poupée* » de Henrick Ibsen à la Comédie Claude Volter. Il est également pédagogue à l'IAD et au Conservatoire de Bruxelles.

- CAMILLE DAWLAT – *Assistante à la mise en scène*

Formation : Licencié du Conservatoire de Bruxelles en 2011 en section Art de la parole.

Expériences Théâtrales : Après une 7^{ème} année artistique à l'Athénée Royal d'Auderghem sous la direction de Georges Lini, Camille Dawlat entre au Conservatoire Royal de Bruxelles. Elle jouera ensuite « *Le désir de Gobi* » de Suzie Bastien, « *Des yeux de verre* » de Michel-Marc Bouchard, « *1, 2, 3...Richard* » par la compagnie du Z.U.T., mise en scène de Benoit Verhaert, « *Citrouille* » de Jean Barbeau, « *Après nous, ne te souviens que de la vie* » de Mahmoud Darwich et dans une mise en scène de Annette Brodckom, à Bruxelles et Liège.

Expériences du porteur de projet

ALEXIS GOSLAIN / *La mise en scène*

Issu du Conservatoire de Bruxelles, Alexis Goslain débute un peu partout avant de s'attaquer à la mise en scène et à l'écriture. De 2000 à 2004, il fait ses armes au Café-Théâtre de la Toison d'Or qu'il coordonne avec la Compagnie « *Les Ex* ».

Il joue entre autres dans « *Dom Juan, La Reine Margot à Villers, Les Femmes Savantes* » au Parc, « *eXcit. Geluck si tu nous entends, Tortilla de Patatas, Le Juste Milieu et My First Time* » à la Toison d'Or, « *les légendes de la forêt viennoise* » au Karreveld, « *Garde à Vue* » au Théâtre Le Public et fait partie de la distribution de « *Peter Pan* » à l'atelier 210 et à Tour et Taxis. Dernièrement, il a joué dans « *New-York* » de Dominique Bréda.

Il co-écrit et joue avec Delphine Ysaye dans « *BoomeranG* » et co-écrit également avec Dominique Bréda les pièces « *Intérieur Jour* » et « *Les Dernières Volontés* ».

Il signe les mises en scènes de « *Musée Haut Musée Bas* » à l'Arrière-Scène, à la Comédie Claude Volter et en tournée. « *Après la Pluie* » de Belbel au Breugel, « *Gilles et la nuit* » au Public, « *Dieu habite Düsseldorf* » aux Riches Claires, « *Texto* », « *Eux* », « *A trois* » à la Toison d'Or et « *A ta santé Poje* » et « *Hostiles* » de Dominique Bréda à l'XL Théâtre.

Au cinéma, il joue entre autres dans « *J'aurais voulu être un danseur* » de Alain Berliner et de nombreux téléfilms français.

Il tient depuis 2 ans, un poste d'assistant, au Conservatoire Royal de Bruxelles.

Extraits d'articles de presse

Musée Haut Musée Bas

« Des goûts et des couleurs, on peut bien rire »

A propos de « Musée Haut Musée Bas » de Jean-Michel Ribes

Si on laissait traîner une oreille dans les musées, il y aurait souvent de quoi bien s'amuser. Le public, échauffé ou refroidi par l'art exposé, est la source de réflexions de haut vol ou au ras des pâquerettes. Avec *Musée haut, musée bas*, le Français Jean-Michel Ribes a imaginé une salve de saynètes où les goûts et les couleurs s'expriment dans toute leur splendeur. Ce qui s'expose ici, c'est la palette des sentiments humains, par le truchement du commentaire sur l'art. Et sur le cochon : « *Simone*, dit un mari à sa femme, *il faut qu'on parle plus de sexe à la maison. Si on ne veut pas dégoûter les enfants de toute la période gréco-romaine, je dois même leur montrer le mien.* » Et ainsi de suite, jusqu'à cette déprime des gardiens : « *Vous n'imaginez pas la douleur d'être confrontés au Beau toute la journée. Comment voulez-vous acheter normalement un pain après ça ?* » A l'Arrière-Scène, à Bruxelles, les répliques sont livrées à la vitesse de la mitraille, pour un spectacle qui agit directement sur nos zygomatiques. Une réussite orchestrée par **Alexis Goslain**. Tour à tour caissiers, esthètes, néophytes ou pauvres hères perdus dans le labyrinthe de l'histoire de l'art, ils développent une technique ludique, privilégiant la feinte, le jeu physique et l'ironie plutôt que le profil psychologique des personnages. Trois filles (Laure Godisiaboïs, Christel Pedrinelli, Céline De Geyter) et trois garçons (Gérald Wauthia, Denis Carpentier, Othmane Moumen) seront vos guides d'un soir. Ils sont six, mais on dirait qu'ils sont douze. Ça, c'est de l'art !

Le Soir, Laurent Ancion (Février 2006) – Musée Haut Musée Bas

Gilles et la Nuit

« Gilles et la Nuit », de Hugo Claus (critique de Nouah Matlouti), Théâtre des Halles à Avignon, Avignon Off 2008

Boureau ou martyr ?

Dans la chapelle Sainte-Claire au sein du Théâtre des Halles, Olivier Massart présente « Gilles et la nuit », un solo théâtral de l'auteur flamand Hugo Claus. Cette petite église est idéale pour le personnage de Gilles de Rais, héros et monstre ainsi que compagnon d'armes de Jeanne d'Arc. Le metteur en scène *Alexis Goslain* fait renaître, à travers son procès, la légende de Barbe-Bleue. Le choix du comédien et du lieu transportent notre imaginaire vers ce drame, qui, à l'aube du xve siècle, a transformé à tout jamais l'ordre moral. Une belle performance d'acteur et des images archaïques fortes n'auront néanmoins pas su me troubler.

Dans les campagnes, à cette époque, les petites gens envoient leurs enfants mendier aux alentours des châteaux. À mesure que ces derniers disparaissent, la rumeur grandit autour de Gilles de Rais. Peu après la mort de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais dit Barbe-Bleue, seigneur et maréchal de France, est accusé des crimes les plus atroces sur cent quarante enfants. Le diable fascine alors et les hordes sévissent encore dans les forêts. Du coup, cet homme, brutal et décadent, attiré par la magie noire, devient le coupable idéal.

Suite à une désobéissance et à l'enlèvement d'un prêtre, il est arrêté et enfermé jusqu'au procès. Il hurle son innocence devant les juges avant d'avouer enfin tous les meurtres avec une précision chirurgicale. Tour à tour humain, monstrueux ou désaxé, il se raconte jusqu'à se perdre. Le combat de cet homme est comme un curseur qu'on déplace sur l'échelle du bien et du mal. Combat que chacun d'entre nous porte en lui.

*Le public potentiel et
Dossier financier*

Le projet « Bent » peut ratisser large au niveau du public. Même si, il cible un public ado en visant un intérêt pédagogique. Les cours de morale, d'histoire et de religion sont donc directement concernés par le sujet. Il provoque l'échange et amorce la discussion avec l'étudiant. Il s'agit principalement de cibler la formation de l'esprit critique des jeunes afin de leur apprendre à effectuer des choix lucides dans la masse d'informations qui les entourent et de toutes les histoires qui les dépassent.

Le théâtre reste avant tout une manière ludique pour ébaucher des sensations palpables, provoquer la discussion et faire triompher la raison. L'approche de cet art leur permet aussi de s'éveiller, d'avoir un regard plus concret sur l'histoire et de tout ce qu'elle déploie de bon ou de mauvais.

Cette manifestation artistique attire également la communauté gay qui elle aussi revendique à la liberté sexuelle et à la tolérance. Par la voie de l'art, rejeter les stéréotypes.

C'est assurément pour ces raisons que le *Centre culturel Bruegel* a accepté d'accueillir la compagnie, en ces murs, *du 14 au 28 janvier 2012*.

Cet organisme lié à la Ville de Bruxelles, développe une action de proximité au sein du quartier des Marolles. Ce quartier, animé par une diversité culturelle très dense, regroupe des populations d'origines et de générations très variées. Les différentes activités du Centre Bruegel tendent à favoriser la rencontre entre ces habitants et à promouvoir l'accès et la participation à la culture.

Dans ce cadre, le soutien à des créations artistiques qui abordent des thématiques contemporaines, proches de la réalité quotidienne d'une population d'une grande diversité, constitue un des aspects du travail du Centre Bruegel. Contribuer, à travers la culture, à instaurer un espace de rencontres, d'échanges et de parole. Promouvoir la connaissance de soi et de l'autre est la priorité qui détermine l'ensemble de leurs projets.

La compagnie s'est donc engagé à démarcher sur les niveaux scolaires et tiendra une place prochainement dans le catalogue « Rideau rouge sur tableau noir ». Initiative de la Communauté Française prévue pour les professeurs.

Le Centre Culturel Bruegel et La Compagnie Artaban présentent :

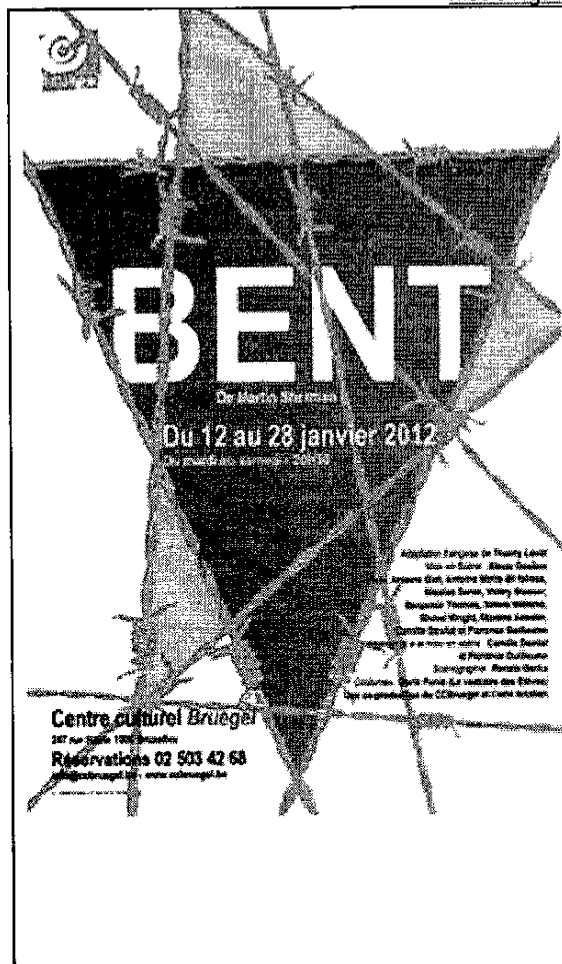
BENT de Martin Sherman

Pièce écrite en 1979, par Martin Sherman, BENT est l'un des premiers textes à avoir mis en lumière le sort réservé par les Nazis aux homosexuels, les triangles roses, dans les camps de concentration.

Du 12 au 28 janvier 2012 à 20h30, au CCBruegel (247 rue Haute – 1000 Bruxelles),
relâche les dimanche et lundi.

Pour plus d'informations sur BENT ou sur les autres activités du Centre Culturel Bruegel, visitez notre site web :
www.ccbbruegel.be

Réservations par téléphone : 02 503 42 68 ou par mail : christine.rigaux@ccbruegel.be ou
nicolas.gauthier@ccbruegel.be



Pourquoi ce spectacle ?

Dans tous les domaines d'expression, l'évocation des génocides perpétrés par les nazis s'attache surtout aux juifs et à la Shoah.

Elle ne s'arrête que trop rarement à celui, encore plus ou moins tabou, subi par les "triangles roses", à savoir les prisonniers homosexuels.

Dans la hiérarchie, les triangles roses étaient situés tout à fait au bas de l'échelle.

Avec sa pièce Bent, créée à Broadway en 1979, le dramaturge américain Martin Sherman a traité cet aspect de l'Histoire avec une force et une intelligence rares sans pour autant se limiter aux seuls homosexuels. Il a, en effet, élargi son évocation à toutes les minorités ayant subi les maltraitements et les persécutions nazies.

Résumé

Nous sommes le 1er juillet 1934 au lendemain de "La nuit des longs couteaux".

Max et Rudy, couple homosexuel, s'enfuient de leur appartement berlinois pour échapper aux SS.

Arrêtés, accusés d'homosexualité, ils sont condamnés et envoyés dans un camp.

En route pour Dachau, Rudy est abattu par un officier SS sous les yeux de Max impuissant.

Max se retrouve seul et fait la connaissance de Horst, jeune homosexuel lui aussi emprisonné, qui va le conseiller.

Un amour va naître, mais à quel prix ?

Thématiques abordées par le spectacle.

Pensons au sort réservé encore de nos jours aux homosexuels dans certains pays d'Afrique, du Moyen Orient et d'Asie.

Bent est aussi une pièce à propos de l'enfermement, de la solidarité, de la lâcheté, du courage et de l'amour.

BENT

de Martin Sherman, adaptation française de Thierry Laval

Du 12 au 28 janvier 2012

La Compagnie Artaban

Pourquoi ce spectacle ?

Dans tous les domaines d'expression, l'évocation des génocides perpétrés par les nazis s'attache surtout aux juifs et à la Shoah. Elle ne s'arrête que trop rarement à celui, encore plus ou moins tabou, subi par les "triangles roses", à savoir les prisonniers homosexuels. Dans la hiérarchie, les triangles roses étaient situés tout à fait au bas de l'échelle. Avec sa pièce **Bent**, créée à Broadway en 1979, le dramaturge américain Martin Sherman a traité cet aspect de l'Histoire avec une force et une intelligence rares sans pour autant se limiter aux seuls homosexuels. Il a, en effet, élargi son évocation à toutes les minorités ayant subi les maltraitances et les persécutions nazies.

Résumé

Nous sommes le 1er juillet 1934 au lendemain de "La nuit des longs couteaux". Max et Rudy, couple homosexuel, s'enfuient de leur appartement berlinois pour échapper aux SS. Arrêtés, accusés d'homosexualité, ils sont condamnés et envoyés dans un camp. En route pour Dachau, Rudy est abattu par un officier SS sous les yeux de Max impuissant. Max se retrouve seul et fait la connaissance de Horst, jeune homosexuel lui aussi emprisonné, qui va le conseiller. Un amour va naître, mais à quel prix ?

Thématiques abordées par le spectacle et activité(s) à développer autour

Pensons au sort réservé encore de nos jours aux homosexuels dans certains pays d'Afrique, du Moyen Orient et d'Asie.

Bent est aussi une pièce à propos de l'enfermement, de la solidarité, de la lâcheté, du courage et de l'amour.



Contact : Christine RIGAUX - 0494 06 40 74 - christine.rigaux@ccbruegel.be
Nicolas GAUTHIER - 0472 70 13 38 - nicolas.gauthier@ccbruegel.be

Territoires de la Mémoire



47443